

n'avait donc cherché à savoir où elle se trouvait?) pour s'échapper, comment peut-on juger la chance miraculeuse d'Antoine qui profite, au moment même où il va la retrouver, d'une panne d'électricité qui touche au système d'alarme de la maison psychiatrique où elle est séquestrée (143-152)?

Aux faiblesses anecdotiques s'ajoutent des erreurs d'ordre narratif et éditorial. Le compagnon arrêté se nomme-t-il Paul ou Pierre Tremblay (99)? Comment Antoine fait-il pour, joli néologisme, se "dérhumer", dans le sens de s'éclaircir la voix (65)? Notre cher *Petit Robert* nous parle d'ajouter du rhum pour rhumer, mais dérhumer... Et que dire de l'ouverture du cinquième chapitre? Après qu'Antoine, étudiant à l'Université de Moncton, a été pourchassé, a vu sa compagne de voiture assassinée et a été lui-même la cible de balles, le narrateur affirme le plus normalement du monde que "les événements des dernières heures commençaient sérieusement à affecter Antoine" (37). Et le titre: d'où vient-il, à quoi se réfère-t-il? Et tant et tant de choses encore.

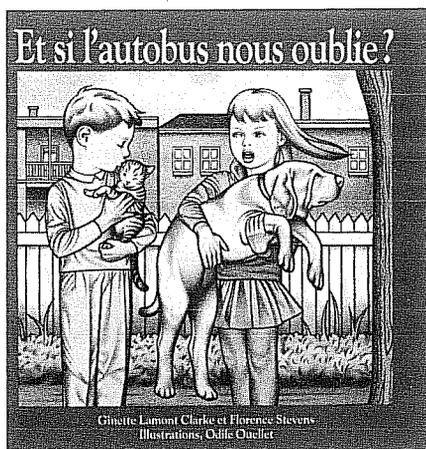
Tout au long de ma lecture, j'ai cherché à oublier les incohérences narratives frappantes dont est bourré ce roman, et essayé de me concentrer sur le déroulement de l'action, si bien organisé. J'ai tenté de me convaincre que ces maladresses pourraient passer inaperçues chez un jeune lecteur, que celui ou celle-ci se laisserait transporter par la fougue du mouvement. J'ai échoué. Et tout cela est bien triste, l'histoire étant intéressante et pleine de potentiel. Un roman écrit et publié trop rapidement; à qui la faute?

Jean Levasseur enseigne la littérature à l'Université Bishop's.

L'EXPRESSION DE L'INQUIÉTUDE ENFANTINE

Et si l'autobus nous oublie? Ginette Lamont Clarke et Florence Stevens. Montréal: Livres Toundra, 1990. 24 pp., 12,95\$ 6,95\$, relié, broché. ISBN 0-88776-252-2, 0-88776-260-3.

Tissée autour d'un thème central résonnant aux oreilles comme un leitmotiv qui tient de la hantise, la trame se déroule avec le même effet que celui d'une thérapie. Les auteures développent le sujet de l'anxiété qui se rattache au premier jour de classe dans le but de la défaire.



L'histoire est amenée au paroxysme par la complication de la situation, stylistiquement évidente par une répétition de questions et une énumération d'objets. Pour le lecteur, la drôlerie de la situation devient évidente et devrait permettre d'éliminer ce genre de paralysie qui s'installe souvent chez les enfants. Le dénouement se trouve lié à une solution toute simple, il s'agit de poser une question directement pour obtenir la réponse, communiquer et ne pas s'imaginer des choses. Du point de vue éducatif, de par les répétitions de structures qui servent de renforcement et l'énumération d'objets associés à des images, ce texte constitue un excellent outil. Il se prêterait assez bien à la mise en scène et à une transposition à la situation personnelle de l'élève. D'autre part, riche en éléments lexicaux, le texte français conviendrait bien aux élèves d'une classe d'immersion dont la rétention va être augmentée grâce à la connaissance préalable des articles dont il est question et à l'association avec l'image. De plus, les petits Canadiens se retrouvent dans des contextes familiers.

Par la même occasion, cette histoire constitue un apport culturel des plus intéressants pour des jeunes lecteurs d'autres cultures par le caractère typique de certaines situations. En effet, l'autobus scolaire indispensable vu l'étendue du pays, la notion de froid glacial nécessitant des vêtements rembourrés, le repas de midi apporté à l'école, l'importance attachée à la pelle nécessaire au déblayage de la neige, entre autres, sont des indices indicatifs du milieu canadien. Le beurre d'arachide et le pain blanc tranché sont d'autres caractéristiques nord-américaines. On transmet également une petite leçon d'hygiène par le biais de la brosse à dents et de la serviette.

De nombreux aspects révèlent une bonne connaissance des enfants et on prête un intérêt certain aux fins pédagogiques. Cependant, les auteures auraient pu aller au-delà dans leur élaboration. La langue utilisée ne reflète pas la spontanéité des enfants. Il est regrettable que pour assurer la clarté de l'expression, on ait eu recours à un langage figé. On aurait pu également organiser les structures en utilisant des moyens mnémotechniques pour favoriser la mise en mémoire. Un arrangement syllabique en jouant sur les sonorités aurait permis de mieux retenir les mots énumérés. Certaines expressions ont subi une influence anglicisante, par exemple: habits de "neige" plutôt que d'"hiver" ou "affaires d'hiver" ou "vêtements chauds". Il y a des lourdeurs et des inexactitudes, par exemple: "quelque chose pour manger à l'école", "pour emporter à l'école", "un pot de confiture pour souper", "nos pyjamas pour dormir à l'école". La répétition de "Marc, toujours inquiet" à chaque page ou presque, bien que reprenant le thème central, ne permet pas au lecteur de ressentir d'autres sentiments ni d'apprendre d'autres expressions liées à l'inquiétude. La passivité de la mère tout au long du récit est invraisemblable de même que la quantité de matériel que les enfants ont amené sur le trottoir. Le trait mis en valeur dans le personnage de Marc cherchant constamment l'approbation de sa soeur et le fait que les deux enfants ne posent pas de questions à leur

mère apparemment présente, dans un effort de rapprocher du monde enfantin, rendent le tout un peu tiré par les cheveux. Mais, tout bien considéré, ce récit piqué de situations de plus en plus amusantes montre la crainte des enfants devant l'inconnu pour en arriver à une conclusion rassurante de façon très adroite. Si l'on peut exprimer des hésitations quant au contenu linguistique de cet ouvrage, il faut toutefois en reconnaître la valeur sur le plan psychologique et pour le contenu culturel canadien véhiculé. Ce texte est basé sur des observations d'enfants et une réflexion très justes mettant en relief les dimensions exagérées que prennent les peurs d'enfants sans l'intervention d'adultes. L'enfant, par la lecture, apprendra un grand nombre de tournures grâce à l'usage adroit de verbes à l'infinitif ainsi qu'un grand nombre de mots.

De plus, l'illustration de ce livre par Odile Ouellet mérite l'attention du lecteur. La stylisation rappelle les petites statuettes d'enfants de Goebels et confère au tout un charme indéniable. Dénote-t-on une pointe d'humour dans la transposition sur l'image du chauffeur d'autobus en conductrice ou est-ce dû au fait que dans la version anglaise l'on ait "driver" sans plus?

Marie J. Myers est professeure à l'Université Dalhousie.

NEW RENDERINGS OF RUSSIAN STORIES

Peter and the wolf. Michèle Lemieux. Kids Can Press. 1991. Unpag., \$14.95 cloth. ISBN 1-55074-011-3; **Prince Ivan and the firebird.** Laszlo Gal. McClelland & Stewart, 1991. Unpag., cloth \$17.95. ISBN 0-7710-3300-1.

Michèle Lemieux and Laszlo Gal, experienced and gifted picture book artists both, have recently chosen traditional Russian stories to illustrate, although *Peter and the wolf* is a Johnny-come-lately to the "folklore" scene. Originally written and set to music by Sergei Prokofiev, therefore timeless, Lemieux places her version in eighteenth-century Russia.

Judging from the details of costume and architecture, one can see that she has researched the art of the era which has influenced her own canvases. With a palette restricted to greens, blues, and browns, her paintings, although curiously stiff at times, portray a rural life still close to and surrounded by dark forests and wild animals.

The sprightliness and enchanting sounds of Prokofiev are of course missing, but Lemieux's illustrations deepen the emotional values of the story, compensating for the lack-lustre, perfunctory quality of the writing. As *Peter and the wolf* is a simple story of childhood curiosity, courage and quick wits, the solid colours and luminosity of Lemieux's art contribute to a sense of emotion and of human values triumphant in the face of adversity.

Equally impressed by Russian costume and architecture, Laszlo Gal sets